

L'EXPRESSION STYLISTIQUE DU TEMPS ET DE L'ESPACE DANS UN PASSAGE DE *LES SOLEILS DE L'INDEPENDANCES* D'AHMADOU KOUROUMA

Julien TAHA

École Normale Supérieure d'Abidjan (RCI)

tahajulien74@gmail.com

<https://orcid.org/0009-0009-0097-4378>

Résumé

Cette investigation s'inscrit dans le cadre des recherches en stylistique ; surtout que cette science inclusive peut s'appliquer à tous les genres littéraires et emprunter à des sciences connexes divers objets d'étude. Aussi vise-t-elle à appréhender des données narratologiques majeures que sont l'espace et le temps non pas comme des sémiotes mais plutôt telle la résultante d'un traitement linguistique particulier. Dans le texte-cible, les indices d'énonciation convoqués se polarisent entre particules de représentation chronologique et météorologique pour camper une catastrophe climatique. Quant au cadre spatial, il obéit à un processus cartographique qui veut qu'à travers une description itinérante, soit peinte tour à tour la nature végétale, animale et humaine pour en révéler la décrépitude. Le réalisme accru et les caractérisations taxonomiques dévoilant finalement un environnement hostile.

Mots clés : *Stylistique ; Temps, Espace, Narratologie ; Description.*

Abstract

This investigation falls within the field of stylistic research, especially since this inclusive discipline can be applied to all literary genres and draw on various objects of study from related fields. It therefore aims to understand key narratological

elements such as space and time not as semiotic processes but rather as the result of a specific linguistic treatment. In the target text, the enunciative markers employed are polarized between particles of chronological and meteorological representation to depict a climatic catastrophe. As for the spatial framework, it follows a cartographic process in which, through a moving description, plant, animal, and human nature are painted in turn to reveal their decay. The heightened realism and taxonomic characterizations ultimately unveil a hostile environment.

Keywords : *Stylistics; Time, Space, Narratology; Description*

Introduction

L'analyse stylistique se préoccupe généralement des faits de langage en production dans une textualité donnée pour leurs effets expressifs et esthétiques (Calas, 2013, p.7). Sans tenir compte de la diversité des genres et des formes, elle aborde de façon inclusive tous les textes littéraires qu'ils soient en vers ou en prose ; dramaturgiques, poétiques ou narratifs. Le temps et l'espace sont deux catégories essentielles dans le fonctionnement de la narration. Avec les personnages, ils participent à la dynamisation de l'histoire racontée et s'imposent, avant tout, comme des données sémiotiques structurants qui, cependant, n'ont d'existence sur la chaîne parlée que par la prestance du signe linguistique.

Ce sont ces facteurs et plus encore, qui fondent en théorie la présente étude portant : « L'expression stylistique du temps et de l'espace dans un passage de *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma ». Ainsi

formulé, le sujet pose le problème de la capacité de la stylistique en tant que science linguistique à explorer des instances narratologiques telles que le temps et l'espace qui *a priori* ne sont pas de son ressort. Autrement dit, comment dans le texte-cible, les mises en œuvre de littérarité spécifiques participent-elles à la représentation des données chronologiques et spatiales ? L'on pose que la prestance stylistique de ce corps-texte et tout le mondain qu'il transpire, repose sur une volonté scripturaire aussi bien de l'ordre de la topographie que de la chronographie (Calas, 2011 : 114), c'est-à-dire, un usage des indices spatio-temporels en production dans la textualité à des fins descriptives au point d'être des facteurs de dynamisation, à la fois, de la forme de l'expression et de son contenu substantiel. Encore que le passage choisi de treize (13) phrases (« Et aussi après...derrière les cases »), extrait de la première œuvre romanesque de l'ivoirien Ahmadou Kourouma (1970 : 102-103) est une description itinérante de Togobala, un village négro-africain postcolonial. Quelle représentation fait-on de ce cadre rural à l'aune du temps et de l'espace ? Est-ce un lieu plaisant comme l'on en trouve chez de nombreux littérateurs ou au contraire un pôle de désolation et de tribulation humaine pour nourrir les archétypes d'une certaine poésie du désenchantement ?

Pour répondre à ces diverses préoccupations tout en restant fidèle aux principes formalistes (Ducrot & Todorov, 1972 : 110), l'on a fait le choix de procéder à la manière de Frédéric Calas (2011 : 84) dans sa stylistique du genre romanesque, analysant la portée stylistique des diverses catégories narratologiques. C'est dans cette optique que l'on

invitera Georges Molinié (1986 : 33) dont la théorie de la caractérisation permet la prise en charge heuristique aussi bien des faits d'énonciation que ceux d'actualisation et ce ; dans une perspective structuraliste partagée entre codage et surcodage, grammaticalité et agrammaticalité (Riffaterre,1979 :15) La démarche analytique qui en découle, admet une articulation à deux volets. Il s'agit de s'appesantir, dans un premier moment, sur les manifestations stylistiques de la temporalité ; en ce sens que celle-ci couve un processus dialectique opposant le temps chronologique à celui météorologique. Dans un second élan heuristique, l'on sera préoccupé par la portée, à la fois, descriptive et symbolique des données de spatialité.

1. Expression de la temporalité et littéranité ambiante

Dans son acception générale, le mot « temps » réfère à plusieurs réalités dont la durée, la période, le moment, les circonstances, le climat (Gardes-Tamine, 2010 : 124). Autrement dit, cette terminologie prend en compte, d'une part, le temps qui s'écoule inexorablement et, d'autre part, le temps qu'il fait, c'est-à-dire, les contingences atmosphériques. Comment cet élément-temps qui déborde le cadre restreint de la narratologie (Angelet et Herman, 1987 : 168), s'exprime-t-il dans cet extrait romanesque ? Quelles sont les mises en œuvre linguistiques qui y participent ? Telles sont les préoccupations qui commandent la présente étape analytique. Nous posons que dans ses manifestations dans ce corps-texte, la temporalité n'est pas que chronologique ; elle est également météorologique.

1.1. Autour des manifestations textuelles du chronologique

Parlant de l'expression de la temporalité dans son ouvrage *Leçons de stylistique*, Frédéric Calas (2011 : 96-97) affirme :

« Le roman raconte une histoire qui se déroule dans le temps, que l'on peut nommer le temps de l'histoire ou le temps des événements de l'intrigue. Dans une certaine mesure, il est dans l'univers de la fiction, mimétique du temps réel. C'est le temps dans lequel vivent et évoluent les personnages. Il se mesure en heures, jours, mois, années. »
(Calas, 2011 :96-97)

Le faisant, le stylisticien met l'accent sur le temps de l'histoire par opposition au temps du récit. Quand la première conception est de l'ordre de la chronographie, la seconde est narratologique, c'est-à-dire une prise en charge de l'agencement des événements sans tenir compte de leur logique chronologique. Dans ce premier volet, l'on se préoccupera plutôt des marquages de temporalité chronologique. La démarche à adopter, c'est le même Frédéric Calas (2011 : 92) qui la dévoile en ces termes :

« Pour évaluer le traitement du temps, on regardera si des dates sont données, à quel endroit du texte, avec quelle précision afin de dégager l'effet produit. »
(Calas, 2011 : 92)

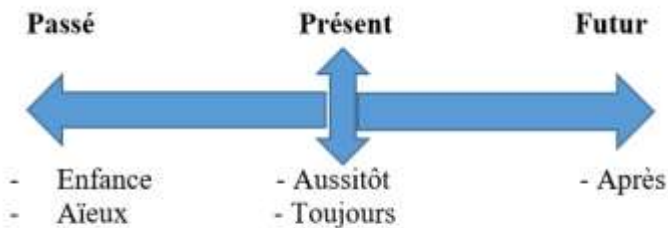
Ce procès chronographique est perceptible à l'usage de la locution adverbiale « *Et aussitôt après* » (ph.1) qui

début le texte. Fonctionnant d'emblée comme un facteur de complexité stylistique, ce segment performe aussi bien par sa mosaïque syntagmatique et combinatoire que par sa valeur énonciative. Incisive par son caractère emphatique, il l'est davantage par son ambivalence. En effet, sans que le lecteur ne s'y prépare, les circonstances chronologiques l'assaillent, non pas, pour un décodage aisé de la situation narrative mais plutôt pour découvrir un leurre linguistique qui veut que l'expression de la temporalité naisse d'une double contradiction. La première réside dans l'antéposition de la conjonction de coordination « et ». C'est que et par cet emploi disjonctif, la traditionnelle particule d'addition renie sa fonction première de mot de liaison pour n'afficher qu'un aphorisme elliptique. Quel est ce premier élément coordonnant remarquable par son absence pour que ce prédicat soit ainsi esseulé en début de texte ?

Si l'on s'en tient à ce positionnement, divers prologues sont imaginables, mieux l'on serait en présence d'une invitation implicite à lire ce qui précède. Le second contraste opère comme la figure de l'oxymore pour opposer l'adverbe de l'immédiateté et de la spontanéité (aussitôt) à celui de la postériorité (après). Sur cette échelle du temps, l'expression du futur immédiat ruine et contrarie la pérennité de l'instant présent voire d'une probable unité de temps (Boissieu et Garagnon, 2005 : 194). Cette ambivalence augure ainsi une imprécision voire une confusion dans le code de la temporalité fut-il chronologique.

Cette fixité du temps chronologique finit par devenir la manifestation d'une accoutumance. Par une caractérisation

adverbiale à travers l'invariable « toujours », le flux inexorable d'un temps sans limite et sans repère se trouve consacré. Cependant, l'environnement phrastique de cet indice de temporalité clame le contraire. « Les vautours de toujours, de son enfance » (ph.2), lit-on. Au-delà de la juxtaposition nominale qui découle d'une volonté de saturation, le repère est tout trouvé. Il est de l'ordre du passé et fonctionne comme un flashback pour ne pas dire une déchronologie voire une temporalité régressive. Plus loin dans le lieu-texte, c'est à travers une sorte de parjure « Au nom de la grandeur des aïeux » (ph.4) que cet élan diachronique prend tout son sens. L'invocation est plutôt une métonymie du concret pour l'abstrait : les « aïeux » pour désigner le passé qu'ils incarnent. Par cette logique analytique et au vue de tout ce qui précède, les trois moments traditionnels du temps se dévoilent et les indices textuels qui vont avec s'exposent. Il s'agit, tour à tour, de l'expression de l'antériorité (enfance), de l'actualité (aussitôt, toujours) et la postériorité (après) :



Quant à la particule numéro cardinal qui s'ensuit « en vingt ans » (ph.6), elle fonctionne, non seulement, comme un

décomptage à reculons mais également tel un segment de temporalité isolable et fermé à moins l'infini qui peut ainsi quantifier le temps écoulé. Le procès dès lors, est de l'ordre de l'analogie ; il consiste à comparer deux moments de l'histoire, c'est-à-dire deux époques : le passé et le présent, l'histoire et l'actualité, surement au détriment d'un futur voire un avenir difficilement appréhendable. En somme le temps chronologique dans cette textualité est vacillant au point de camper tous les extrêmes aussi bien synchronie qu'en diachronie. Qu'en est-il du temps météorologique ?

1.2. Le temps dans les références météorologiques

L'expression du temps dans le texte-cible n'est pas que chronologique. Il est lié également aux aléas climatiques et autres précipitations qui déterminent aussi bien les saisons que les périodes. Les indices textuels qui en témoignent sont repérables à travers un vaste champ sémantique de la canicule dans lequel s'incrument une série d'hyperboles pour que ce tout se décline finalement en deux aspects. D'un côté, il y a la rudesse du climat à travers le phénomène de l'harmattan :

- « dans le ciel pur et chantant l'harmattan »(ph.1)
- « le feu brûlées et l'harmattan léchées. » (ph.9)

Ces particules de jouissance ci-dessus, rendent au mieux les caractéristiques du phénomène de temporalité qu'est l'harmattan, c'est-à-dire, ce vent chaud, sec et poussiéreux s'imposant comme un des facteurs déterminants dans la délimitation des saisons dans certains pays du monde ; notamment en Afrique. Dans le présent texte, par

des usages hyperboliques, il se présente comme un véritable prédateur à affecter faune et flore, cadre humain et naturel : ses effets l'assimilant à un feu dévorant ou à une sorte de fauve en furie. Ailleurs, et c'est là le deuxième volet de ce même réseau sémantique caniculaire, l'on réfère au soleil. Cet astre lumineux à multiple valeurs symboliques est perçu comme une source de temporalité infernale :

- « cases penchées, vieillottes, cuites par le soleil » (ph.8)
- « vers le ciel sec, un ciel hanté par le soleil » (ph.13)

Dans ces deux segments isolés, le vocabulaire choisi est d'une rare violence. Les épithètes énumérées et ou accumulées se suivent dans un ordre ascendant pour exprimer la même situation climatique délétère. Le complément d'agent qui termine les deux syntagmes fonctionne comme un élément de factorisation du référent. Les isotopies du céleste se confondent à celles terrestres pour instaurer une onde fataliste et tragique sur la chaîne parlée. Est-ce à un déchaînement de ce puissant élément de la nature que l'on assiste ou au contraire à un dérèglement momentané ? Tout compte fait, l'impact est à la fois atmosphérique et environnemental.

1.3. Tableau récapitulatif des indices d'expression de la temporalité

A cette étape de l'étude, il s'agit, à travers une approche tabulaire et synthétique en six (6) colonnes, d'analyser les éléments expressifs liés à la temporalité dans

le texte-cible, tels qu'ils se polarisent en données chronologiques ou météorologiques :

Temps	Relevé	Analyse	Valeur 1	Valeur 2	Valeur 3
Chrono	-son enfance -des aïeux -en vingt ans	Groupes nominaux indices de temps	Antériorité	Passé & Diachronie	Histoire
	-aussitôt -toujours	Adverbes de temps	Simultanéité	Présent & Synchronie	Actualité
	- après	Adverbe de temps	Postériorité	Futur & Diachronie	Avenir
Météo	« chantant l'harmattan » « l'harmattan léchées. »	Champ sémantique de l'harmattan & hyperboles	Saisonnier & régional	Climat rude	Enfer
	«les cases...par le soleil » « le ciel...par le soleil »	Isotopies /terre, ciel/ & accumulation & factorisation	Chaos mondial	Changement climatique	Enfer

. Dans le tableau ci-dessus, l'on voit, surtout, repéré, analysé et interprété l'ensemble des mises œuvre linguistiques au sujet de la temporalité aussi bien chronologique que météorologique. Ainsi quand, l'expression du temps chronologique s'appuie sur les données de l'énonciation (adverbes et groupes nominaux) pour une représentation de l'échelle du temps aussi bien en diachronie qu'en synchronie, la météorologie découle des données sémiques irradiants (champs sémantiques, isotopies et figures de style) pour, cette fois-ci, révéler la dureté d'un climat augurant hostilité et inimitié entre l'homme et son milieu naturel.

En somme, l'intérêt stylistique de l'analyse de la temporalité dans ce passage réside dans l'intrusion dans

l'estimation de cette donnée énonciative de la plus-value météorologique. Ainsi, laissant de côté la bifurcation narratologique ordinaire (temps de l'histoire / temps du récit), l'on en vient à un nouvel élément de surcodage voire à un autre couple (temps chronologique / temps météorologique). Aussi le flux temporel décrit est-il marqué, de part et d'autre, par une rudesse climatique qui allude à un véritable cataclysme naturel. Qu'en est-il de l'autre pilier du fait narratif, à savoir, l'espace ?

2. La dialectique de l'espace comme enjeu de mondanité

Si l'on se situe dans une perspective purement stylistique et que l'on refuse toute tendance sémiotique, ce sont dans les mises en œuvre linguistiques de littérarité que l'on ira chercher les substrats de l'expression de l'espace. Il s'agit de prendre appui sur certains indices textuels de spatialité et d'en examiner la portée mondaine, c'est-à-dire leur capacité à produire de la jouissance. Les caractérisèmes concernés, dans le présent lieu-texte, sont d'abord nominaux, puis figurés et enfin structuraux.

2.1. Spatialité et jeu des caractérisations nominales

Au fil du texte, la représentation spatiale est, tout d'abord, la résultante d'une désignation nominale. Un nom propre de lieu est répété par deux fois. Il s'agit du groupe nominal à déterminant zéro « Togobala ». A travers, le syntagme nominal bisegmenté « Togobala, le village natal ! », l'on est en présence d'un parallélisme à visée métalinguistique qui révèle la réalité d'un cadre spatial à la fois rural et identitaire. Quant à l'autre particule, elle est polarisée par

une subordonnée relative « Togobala qu'il avait dans le cœur » pour que, et tel que lié, ce groupe expansif réfère à l'étroitesse du lien entre un personnage et un espace préférentiel. Autrement, si ce projet de topographie est à relent cartographique, le nominal-cible en est l'épigraphe. Le référentiel nominal de spatialité n'est pas que les noms propres. Il y a également certains noms communs qui connaissent ce fonctionnement toponymique. Les premiers, insérés dans des segments linguistiques, évoquent des éléments de la nature florale ou végétale (fromager, baobab, herbes) :

- « le sommet du **fromager** » (ph.2)
- « Fama reconnu le **baobab** » (ph.12)
- « des **herbes** que les bêtes avaient broutées » (ph.9)

Tels que convoqués, ces indices d'énonciation fonctionnent comme des repères dans un plan complet de géolocalisation où la nature est au centre du projet. Le second groupe de nominaux tend à décrire le cadre de vie des populations :

- « au-dessus des **cases** » (ph.2)
- « puis vinrent les **cases** » (ph.3)
- « De loin en loin une ou **deux cases** » (ph.8)
- « **des concessions**, des ordures » (ph.9)
- « le baobab du **marché** » (ph.12)

La caractérisation nominale, dans les énoncés ci-dessus, est essentiellement au sujet de l'habitat pour donner à l'élan descriptif, à partir des noms et autres groupes nominaux, une fonction réaliste. Dans ce cas, le lexique est moins de

l'ordre de l'évocation pour être un facteur référentiel de désignation voire d'indication spatiale. Le pluriel de certains nominaux (cases, concessions) s'oppose à la marque du singulier d'un autre (marché). Cette dialectique du nombre et de la singularité figure une sorte de champ débridé dans lequel l'élément unitaire et esseulé se pose comme un point nodal autour duquel gravite la multiplicité. La multitude également, prise isolément ne manque pas d'être différentielle à deux niveaux. D'abord, il y a d'un côté les quantifiables (deux cases) et de l'autre les indéénombrables (les cases / des cases). Ensuite, s'appuyant toujours sur ce principe de détermination, va s'exprimer, d'une part, une quantité définie (les cases, deux cases) et d'autre part, l'indéfini du non quantifiable (des cases, des concessions).

Ce descriptif par la nominalisation, en dehors de l'immobilier, des lieux fermés et ouverts, pour être complet, prend à son compte, également, le cadre humain et animal.

- les mêmes vautours (ph.2)
- Des bœufs, des cabris, des femmes (ph.3)
- De la marmaille (ph.10)
- des petits varans pleins (ph.11)

Les substantifs, si l'on s'en tient au repérage ci-dessus, réfèrent dans un premier temps aux animaux (bœufs, cabris, varans, vautours). Le règne animal se subdivise en deux espèces. D'un côté, il y a le cheptel, c'est-à-dire, certains animaux domestiques issus de l'élevage (bœufs, cabris) et de l'autre, les animaux sauvages (varans, vautours) qui à leur tour se partagent entre ceux qui s'épanouissent dans les airs

(vautours) et ceux terrestres (varans) : alors que le premier type est de l'ordre des rapaces ailées, le second est un reptile de la classe des sauriens. Dans un second moment, le relevé fait allusion à la présence humaine à travers la gente féminine (des femmes) et les enfants (la marmaille). Aussi, la volonté onomastique n'est pas qu'une simple nomenclature de toponymes, elle est le fondement d'une cohérence stylistique qui veut que l'espace décrit, le soit sur la base de toutes ses composantes, répertoriées et annotées dans une cartographie générale.

2.2. La symbolique spatiale dans le prisme des codages et des surcodages

Si l'on part du principe que le codage est de l'ordre du grammaticalement possible et le surcodage de celui de l'agrammaticalité, c'est-à-dire, une rupture stylistique volontaire selon Michael Riffaterre (1979 : 16), il y a à savoir que dans tout texte, les stylèmes s'appréhendent selon des degrés d'expressivité graduelle : des prévisibles aux moins explicites. Le niveau le plus bas d'encodage de la symbolique spatiale dans le texte-cible, relève des jeux d'adjectivation pour mettre en évidence les lieux et cadres de vie évoqués ou indiqués. Dans un premier temps, il s'agit de l'opposition entre les épithètes et les attributs ou bien d'autres fonctions adjectivales :

- Tableau du jeu différentiel Epithètes / Attributs

Epithètes		Attributs et autres
- le ciel pur - le village natal ! - cases penchées, vieillottes, cuites	≠	<ul style="list-style-type: none"> • <i>Les attributs</i> - était décrépité - le monde... s'était... renversé

<ul style="list-style-type: none"> - De la marmaille échappée - de ventres poussiéreux. - tronc cendré et lacéré - des branches nues, lépreuses - le ciel sec, un ciel hanté - petits varans pleins. - de petites gourdes 		<ul style="list-style-type: none"> • Les numéraux - la dernière pestilence - du dernier pet
--	--	---

Les épithètes plus nombreux et par leur lien explicite avec le nom noyau, s'inscrivent dans une volonté descriptive d'actualisation et de réalisme. Les lieux, les objets et les êtres mis en cause, le sont, en plus de leurs noms respectifs, à travers leurs caractéristiques . Si l'on s'inscrit toujours dans cette optique sensationnelle de représentation de l'espace, les épithètes se polarisent en deux (2) groupes. Il a, d'un côté, les antéposés et de l'autre, les postposés. :

- Tableau du jeu différentiel de postposition et antéposition

Postposés		Antéposés
<ul style="list-style-type: none"> - le ciel pur - le village natal ! - cases penchées, vieillottes, cuites - De la marmaille échappée - de ventres poussiéreux. - tronc cendré et lacéré - des branches nues, lépreuses - le ciel sec, un ciel hanté 	≠	<ul style="list-style-type: none"> - petits varans pleins. - de petites gourdes

Dans ce jeu des antépositions et des postpositions adjectivales, un groupe expansif « **petits varans pleins** » se particularise parce que marqué par les deux dispositions syntaxiques. Ainsi par cette construction, le nom se trouve comprimé pas ses propres éléments satellitaires adjectivaux tel un espace bordé de toutes parts, fonctionnant en un véritable circuit fermé. Dans un dernier temps, et toujours au sujet des épithètes, il y a les particules adjectivales liées qui s'opposent à d'autres segmentées qui, elles, se subdivisent en coordonnées et juxtaposées :

- Tableau du jeu différentiel Adjectifs liés / Adjectifs segmentés

Adj. liés		Adj. segmentés
<ul style="list-style-type: none"> - le ciel pur - le village natal ! - De la marmaille échappée - de ventres poussiéreux. - de petites gourdes 	≠	<ul style="list-style-type: none"> • Coordonné - tronc cendré et lacéré • Juxtaposés - des branches nues, lépreuses - le ciel sec, un ciel hanté - cases penchées, vieillottes, cuites

Quand les syntagmes adjectivaux liés peignent des tableaux figés, les segmentés, par leur rythmique saccadée, créent du mouvement pour alimenter finalement un décor, à la fois, de l'ordre du pittoresque et du panoramique.

L'espace n'est pas que dans l'explicite ; certaines terminologies parce que connotées appréhendent la réalité spatiale sous un angle plus symbolique. Les plus en vue

participent à la construction d'une connotation thématique (Molinié, 1986 : 21). Ce sont les mots « village », « fromager », « baobab » et « case » qui font allusion mordante au milieu rural tel qu'il est matériellement arriéré et rustique. Le village est un cadre de vie d'envergure modérée, lieu de l'épanouissement des traditions par rapport à l'immensité de la ville qui, elle, prône la modernité. L'espace villageois, ainsi évoqué, symbolise le sous-développement et la misère sociale quoique proche de la nature. C'est à ce niveau, c'est-à-dire, dans l'opposition des éléments d'un même écosystème (village, cases ≠ fromager, baobab) que naît une véritable contradiction dans la description des lieux. Le système descriptif qui en est le corolaire est encore évocateur quand l'on s'inscrit dans une perspective axiologique (Molinié, 1986 : 30). Les connotations qui en résultent sont dépréciatives tant au niveau du cadre de vie (cases penchées, vieilloties), de la nature (Tronc cendré et lacéré) que de la condition humaine (la marmaille, ventres poussiéreux) au point où l'on assiste à une véritable conversion des contraires. Cette vision négative des choses, des phénomènes et des êtres n'épargne pas l'environnement social qui expose toute sa fragilité à travers la symbolique des « vautours » : les sèmes associés sont tout aussi péjoratifs que le rapprochement avec le vécu quotidien est un jugement de valeur implacable, une critique acerbe de mœurs corrompus et de moralité douteuse pour faire du cadre spatial un lieu hostile et vicieux. Ce tableau satirique et dramatique prend une allure grotesque et burlesque quand surgit sur la chaîne parlée une catégorie de faits d'expression à haut degré d'expressivité. Il s'agit de nombreuses figures de style (Todorov, 1968 : 41). Les

premières sont des hyperboles irradiantes et caricaturales (Suhamy, 1981 : 100):

- des jambes de tige de mil (ph.10)
- de petites gourdes de ventres poussiéreux (ph.10)
- des petits varans pleins (ph.11)

Ici, la nature humaine se lit par rapport à un environnement contigu pour révéler une sorte de bestialité et de déshumanisation. Oppressé par les choses et les phénomènes de son écosystème, l'homme finit par en prendre les caractéristiques. La comparaison ironique (Suhamy, 1981 :30) qui suit telle qu'introduite par une énumération, en dit long sur cette influence négative du milieu :

« De loin en loin une ou deux cases penchées, vieillottes, (...), isolées comme des termitières dans une plaine. » (ph.8)

Dans ce cadre de vie, l'habitat est certes rare mais les mots pour le dire alludent à une catastrophe à la fois naturelle et civilisationnelle. Dans une telle atmosphère, c'est à loisir que les énumérations cèdent leur puissance évocatrice aux accumulations (Ricalens-Pourchot, 2011 : 21-22) pour signifier un transfert de ton : du dramatiquement cocasse, l'on en vient à une véritable tragédie :

« Des bœufs, des cabris, des femmes, des canaris sur la tête, et puis vinrent les cases. » (ph.3)

La confusion est à la fois sémantique et syntaxique : de même que les êtres humains se mêlent aux choses et aux

animaux, de même les groupes nominaux et les groupes verbaux s'interconnectent et s'entrechoquent sur la chaîne parlée. La dernière phrase du passage-cible, par exemple, tout en opérant dans ce même registre accumulatif, augure une rythmique chaotique :

« Il avait peiné, était décrépité lui aussi ; le tronc cendré et lacéré, il lançait des branches nues, lépreuses vers le ciel sec, un ciel hanté par le soleil d'harmattan et par les vols des vautours à l'affût des charognes et des laissées des habitants se soulageant derrière les cases » (ph.13)

La frénésie qui s'empare des éléments composites du cadre décrit, est le fait d'une alchimie structurale de coordination et de juxtaposition, de jonction et de disjonction à la fois de moult entités linguistiques et grammaticales. Le but est évidemment de produire un effet aussi bien de profusion, de foisonnement que de désordre dans ce processus de description relatif à un milieu naturel aux antipodes des clichés classiques. Ne dit-on pas que la nature est loisible et épanouissante ? A lire entre les lire du présent texte, c'est tout le contraire ; le système écologique connaît une dégénérescence avancée.

2.3. Description itinérante et processus spatiale complexe

Une description est itinérante lorsque le narrateur est en mouvement par rapport à l'objet décrit. Aussi s'inscrit-il dans un processus de découverte progressive où les données se succèdent les unes après les autres. Ce processus descriptif qui intègre souvent les mouvements

ainsi que les perceptions d'un personnage-narrateur, est désigné également par le vocable de « description narrativisée » (Gardes-Tamine, 2010 :134). A l'analyse du texte-cible, l'on s'aperçoit que les étapes de la description coïncident avec la structure profonde ou interne de la même textualité. Il y a les deux premières phrases du passage qui situent le narrateur dans les hauteurs et dans une perspective verticale (ph1 et 2):

« Et aussitôt après, dans le ciel ... s'incrusta le sommet du fromager ... ! Les mêmes vautours ... patrouillaient au-dessus des cases. » (ph.1-2)

Les éléments de langage qui attestent cette position vis-à-vis du réel décrit sont, d'un côté, les groupes nominaux adverbiaux ou non (dans le ciel ; au-dessus des cases ; les mêmes vautours ; le sommet du fromager) et de l'autre, les verbaux (s'incrusta ; patrouillaient). Dans les hauteurs, les entités qu'elles soient de l'ordre du mobilier ou de l'immobilier, semblent être en perpétuel mouvement et la focalisation qui en résulte est externe. À la verticalité, dans l'angle de la perception, succède une posture plutôt horizontale qui installe le narrateur dans un élan intradiégétique pour se mouvoir au milieu des êtres, des choses et des phénomènes. Les marquages textuels débutent par la troisième phrase (ph.3) du texte à l'orée du deuxième paragraphe pour ne s'achever qu'à la fin. Le cheminement descriptif part de l'extérieur à l'intérieur en passant par le seuil qui constitue le premier contact physique. Si hors des lieux, la perception est générale et assortie d'un gros plan, en interne, la priorité est au détail. La rareté des verbes de

perception est compensée par l'usage de nombreux adverbes de lieu et de bien d'autres mots de liaison :

- **puis** vinrent les cases
- **De loin en loin**
- **dans** une plaine
- **Entre** les ruines
- **vers** la camionnette
- **Enfin** un repère!
- **vers** le ciel
- **derrière** les cases.
- **Et voilà**

Ce sont entre autres, les connecteurs de classement ou de successivité (puis ; enfin), des présentatifs (Et voilà), des adverbes (vers, entre, derrière, dans), et des locutions (de loin en loin) qui configurent un plan directeur tout aussi minutieux qu'irrégulier, donnant l'impression d'une succession frénétique d'images de lieu, d'êtres et de phénomènes. Le système descriptif devient, dès lors, selon les propos de Frédéric Calas (2011 :114), « une opération d'aspectualisation où le référent est fragmenté et caractérisé ». Aussi parce qu'elle donne à voir la complexité d'un micro-univers, la description acquiert une fonction mimétique d'actualisation et de production d'un effet de réel. Quant à la caractérisation du perçu spatial, elle est loin d'être neutre dans cette volonté descriptive. Elle s'accompagne, au fil des lignes, d'un ressenti qui en rajoute au dramatique de la situation. La périphrase exclamative « le village natal ! » peut se lire au premier degré comme l'expression de l'attachement du personnage à sa patrie. Cependant, la connexion d'un tel fait d'expression avec la construction métalinguistique qui suit, dénote un sentiment de frustration voire de désenchantement :

« ... Togobala, le village natal ! Les mêmes vautours (des bâtards, ceux qui ont surnommé Fama

vautour !) » (ph.1 à 2)

Le groupe nominal expansif et la parenthèse (Adopo, 2022,163) partagent la même valeur esthétique : cette fonction énonciative de dilatation ou d'élargissement du contexte sémique et référentiel pour que se confondent finalement les perceptions aussi bien en diachronie qu'en synchronie. L'élément de contremarquage dans cette recherche de sophistication n'est rien d'autre que la formule familière et injurieuse (des bâtards) qui connote moins l'absurdité de la situation que l'expression d'une véritable frustration. Le complexe figural et rhétorique à quatre segments énonciatifs qui ouvre le deuxième paragraphe du texte-cible est particulièrement éloquent à ce sujet :

« Au nom de la grandeur des aïeux //, Fama se frotta les yeux // pour s'assurer // qu'il ne se trompait pas » (ph.4)

La figure nodale semble être la métonymie (Bacry, 1999 : 44) du geste pour le sentiment de surprise et d'étonnement, (« Fama se frotta les yeux »), qui s'intensifie, de part et d'autre, par une sorte de juron (« Au nom de la grandeur des aïeux »), une infinitive (« pour s'assurer ») et d'une complétive à valeur de négation « qu'il ne se trompait pas ». Tout porte à croire que la découverte est choquante au point d'interloquer, à la fois, le personnage et le narrateur. Plus loin dans le lieu-texte, c'est une exclamation qui donne espoir

avant qu'une série de caractérisations adjectivales restaure ce climat de désespoir d'antan :

« Enfin un repère ! Fama reconnu le baobab du marché. Il avait peiné, était décrépité lui aussi ; le tronc cendré et lacéré, il lançait des branches nues, lépreuses » (ph.12 à 13)

Le rapport de l'homme à son cadre de vie spatial n'est pas neutre. Il s'inscrit, dès lors, dans un système métonymique d'envergure du contenant pour le contenu. L'un affectant l'autre même dans son être psychologique le plus ancré.

Conclusion

En conclusion, le passage-cible figure une performance stylistique qui résulte d'une volonté scripturaire, à la fois, de chronographie et de topographie. Si l'élément-temps se présente au fil de diverses caractérisations et autres faits d'expression sous les formes aussi bien chronologique que météorologique, le système de représentation spatiale, quant à lui, repose sur une variété de connotation et de bien de figures de style à valeur axiologique et caricaturale. Dans le déroulé de cette description qui se veut itinérante, la temporalité d'abord figée, finit par se mythifier au gré d'une situation climatique caniculaire et d'un écosystème hostile et déshumanisant : le cadre de vie, la nature humaine, animale et végétale s'en trouvant décrépité au grand désarroi d'un narrateur qui, sans transition, passe d'une focalisation à l'autre, d'un arrière-plan descriptif dans la verticalité, de haut en bas et à

l'horizontal, du seuil aux profondeurs. Ce qui se joue en ces lieux et en ces moments décrits, c'est moins une volonté picturale servile d'un réel vécu qu'une critique acerbe d'un drame humain qui porte déjà les germes d'une tragédie environnementale et sociale ; si ce n'est un vibrant appel à la vigilance contre les aléas du temps qui passe et qui se dégrade : le fléau si actuel du changement climatique et son corollaire de paupérisation. Ainsi alarmant sur un des problèmes clés de notre siècle, ce texte révèle, sans doute, un autre aspect de l'engagement littéraire de son auteur : Ahmadou Kourouma après la dénonciation des tares politiques et sociale de notre société, s'impose ici en un véritable lanceur d'alerte voire un militant écologiste préoccupé à la défense et à la protection de la planète-terre.

Bibliographie

ADOPO Achi Aimé, 2022, *Appuis grammaticaux dans l'études textes littéraires*, L'Harmattan, Paris, 280 pages.

ANGELET Christian & HERMAND Jan, 1987, « Narratologie » in *Méthodes du texte : Introduction aux études littéraires* sous la direction de Delacroix Maurice et Hallyn Fernand, Duculot, Paris-Gembloux, pages 168-201.

BACRY Patrick, 1999, *Les figures de style*, Editions Belin, Paris, 336 pages.

BOISSIEU Jean Louis de & GARAGNON Anne Marie, 2005, *Commentaires stylistiques*, SEDES, Paris, 277 pages.

CALAS Frédéric, 2013, *Leçons de stylistique*, Armand Colin, Paris, 278 pages

DUCROT Oswald & TODOROV Tzvetan, 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Éditions du Seuil, Paris, 468 pages.

GARDES-TAMINE Joëlle, 2010, *La stylistique*, Armand Colin, Paris, 240 pages.

HERSCHBERG-PIERROT Anne, 2003, *Stylistique de la prose*, Belin, Paris, 319 pages.

KOUROUMA Ahmadou, 1970, *Les soleils des indépendances*, Seuil, Paris, 198 pages.

MOLINIÉ Georges, 1986, *Éléments de stylistique française*, PUF, Paris, 218 pages.

MOLINIÉ Georges, 1993, *La stylistique*, PUF, Paris, 215 pages.

RICALENS-POURCHOT Nicole, 2011, *Dictionnaire des figures de style*, Armand Colin, Paris, 293 pages.

RIFFATERRE Michael, 1979, *La production du texte*, Seuil, Paris, 312 pages.

SUHAMY Henri, 1981, *Les figures de style*, PUF, Paris, 125 pages.

TODOROV Tzvetan, 1968, *Qu'est-ce que le structuralisme 2, Poétique*, Seuil, Paris, 112 pages

Texte-support :

(A la nouvelle de la mort de son cousin Lacina, Fama entreprend le périlleux voyage du retour au bercail. Il n'est pas loin de faire son entrée dans Togobala, son village natal)

Et aussitôt après, dans le ciel pur et chantant l'harmattan, s'incrusta le sommet du fromager de Togobala, le village natal ! Les mêmes vautours (des bâtards, ceux qui

ont surnommé Fama vautour !), sûrement les mêmes vautours de toujours, de son enfance, se détachaient du fromager et indolemment patrouillaient au-dessus des cases. Des bœufs, des cabris, des femmes, des canaris sur la tête, et puis vinrent les cases.

Au nom de la grandeur des aïeux, Fama se frotta les yeux pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. Du Togobala qu'il avait dans le cœur, il ne restait même plus la dernière peste du dernier pet. En vingt ans le monde ne s'était pourtant pas renversé. Et voilà ce qui existait. De loin en loin une ou deux cases penchées, vieillottes, cuites par le soleil, isolées comme des termitières dans une plaine. Entre les ruines de ce qui avait été des concessions, des ordures et des herbes que les bêtes avaient broutées, le feu brûlé et l'harmattan léché.

De la marmaille échappée des cases convergeait vers la camionnette en criant « Mobili », en titubant sur des jambes de tige de mil et en balançant de petites gourdes de ventres poussiéreux. Fama songea à des petits varans pleins. Enfin un repère ! Fama reconnu le baobab du marché. Il avait peiné, était décrépité lui aussi ; le tronc cendré et lacéré, il lançait des branches nues, lépreuses vers le ciel sec, un ciel hanté par le soleil d'harmattan et par les vols des vautours à l'affût des charognes et des laissées des habitants se soulageant derrière les cases.

Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Seuil, 1970, pp.102-103.